

plus gros, comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abatant sur sa victime le hibou frappe, comme l'aigle, un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

— Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

— Hé ! pardine, oui ! Dans le nid de l'oiseau vous les trouverez toutes les sept, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.

\* \* \*

Le soir arriva. Chacun au retour de l'ouvrage de la journée s'informait du résultat des recherches de Lachance.

— Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

L'art avec lequel notre contre-maitre en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défit toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêt d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire, et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

Le souper fini, il appela quelques-uns des bûcherons, leur fit prendre des haches, et accompagné de tout le monde il marcha droit à l'arbre du hibou.

— Abattez-moi ça, commanda-t-il.

Sans hésiter, les bûcherons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but de ce singulier travail.

Enfin l'arbre tomba.

— C'est bon, dit Lachance, en regardant les hommes rentrons en chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche, très-visible d'ailleurs.

On se figure aisément si la surprise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'immense nid de hibou ; il en retira les sept casques en peu de temps.

Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

Figurons-nous la gaieté des hommes pendant que le cuisinier retirait leurs couvre-chefs de la cachette de l'oiseau, et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

La troupe joyeuse fit irruption autour de la cambuse en criant "hourrah pour M. Lachance !"

Lachance fumait tranquillement sa pipe et les regardait impassiblement.

A terre devant ses pieds était le corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

— Hourrah pour M. Lachance !

— Oui dà ! riposta Lachance, une belle affaire ! Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir !

BENJAMIN SULTE.

## PAGES D'AUJOURD'HUI

LES FRÈRES DE NAPOLEON

Nous extrayons cette page d'un livre du plus grand intérêt, produit de patientes recherches : "Napoléon et sa famille," tome Ier, que M. Frédéric Masson a publié chez Ollendorf. On y trouve des détails vraiment curieux et nouveaux sur le père et la mère de Napoléon, sur les relations de Bonaparte avec ses sœurs, ses frères, sur ce qu'il a fait pour les établir tous ; sur ses rapports avec Murat, sur les intrigues nouées pour ou contre Joséphine de Beauharnais. Anecdotes et jugements abondants, présentés avec une sévère impartialité. Nous empruntons à l'ouvrage de M. F. Masson un fragment relatif à l'opinion qu'il a des frères de l'Empereur. La date où se placent les événements est le mois de juillet 1796 :

Quel chemin parcouru en moins de deux années par les Bonaparte à la suite de Napoléon et comment assigneraient ils désormais une borne à leur fortune, une limite à leur ambition, alors que leur nom seul leur

tient lieu de génie, de science et d'esprit de conduite ? En vendémiaire an IV, Joseph commence à Gènes et cherche un petit consulat en Italie ; Lucien, sorti des prisons d'Aix, demande une place pareille à celle qu'il vient de quitter dans les charrois ; Louis est élève à Châlons. Deux ans plus tard Joseph est ambassadeur à Rome, Lucien commissaire ordonnateur, Louis capitaine de cavalerie ; les deux filles sont mariées et dotées ; Mme Bonaparte est rentrée en souveraine à Ajaccio. Napoléon a fait cela. Comment les uns et les autres envisagent-ils leur situation et quelles données en peut on prendre sur leurs caractères respectifs ?

Dans la tendresse de Napoléon vis-à-vis des siens, dans la perpétuelle indulgence qu'il accorde aux fautes les plus graves, dans les illusions qu'il se fait sur le mérite de ses frères, dans son ardeur à les pousser aux plus hautes places sans tenir compte d'autre chose que du sang qui les unit, ne sent-on pas le point faible de son esprit en même temps qu'un des côtés les plus séduisants de son cœur ? Ils ne sont que parce qu'il est ; ils n'ont nul autre titre à faire valoir. Ils n'ont rendu à la France aucun service ; mais il les tient assez participants de lui, assez semblables à lui, pour qu'il les croie aptes à tout. Ce n'est pas pour leur procurer des sinécures qu'il les produit ; s'il les considérait comme incapables, il leur procurerait quelque part une citadelle d'Ajaccio à commander, il restreindrait, il atténuerait, il retarderait les faveurs dont on est prêt à les combler parce qu'ils sont ses frères. Mais non : il les estime égaux, sinon supérieurs à qui que ce soit et il a l'air de penser que leur élévation est un appui pour sa fortune, et la grandeur qu'il leur prête un auxiliaire pour ses desseins.

Eux regardent que ce qui leur vient par lui, leur est dû : ils n'ont pas le moindre goût de se reconnaître ses obligés, pas la moindre idée de rapporter à lui ce qu'ils deviennent. Qu'on ne les pousse point : ils diraient qu'ils se sont faits d'eux-mêmes ; cela est très italien.

Trois d'entre eux ont laissé des mémoires : Joseph n'y fait pas la moindre allusion aux démarches de Napoléon en sa faveur et n'attribue qu'à son propre mérite sa nomination à Parme et à Rome ; Louis raconte que, dans la première campagne d'Italie, celle de l'an II, les représentants du peuple, sur l'opinion qu'ils ont prise de lui, l'ont, malgré qu'il n'eût que quinze ans, nommé capitaine d'artillerie et que c'est Napoléon qui, s'y opposant, a fait rapporter l'arrêté. Lucien trouve médiocre et insignifiant le poste de commissaire des guerres et loin de s'étonner qu'on l'y ait nommé, le déclare singulièrement inférieur à son mérite. Napoléon est le véhicule dont ils se sont servis, l'instrument qui leur a été nécessaire, un temps, pour se mettre en lumière ; mais l'essor pris, ils comptent bien voler de leurs propres ailes et se passer de ses avis. Chez certains, on sent dès lors la volonté de s'affranchir du joug, de la tutelle de ce frère utile, mais exigeant et encombrant ; bon général, sans doute, mais combien inférieur en littérature, en éloquence et en politique, matières réservées où se montre seulement l'homme de valeur. D'ailleurs, nul étonnement de ce qui leur arrive, du conte de fée où ils se meuvent, de cette merveilleuse aventure qui, en quelques journées, les a délivrés de tout souci matériel, leur a ouvert toutes les portes, leur a fait parcourir en entier des carrières, où la veille, ils imaginaient à peine qu'ils pussent poser le pied, nulle inquiétude d'y paraître déplacés, nulle crainte d'y commettre des erreurs ou des sottises, nul souci des responsabilités ; une confiance en soi, qui n'est même point accompagnée par le sentiment des devoirs que la position entraîne.—Et cette confiance en eux-mêmes les porte, malgré tout elle les impose, et tant que la chance les accompagne, elle leur rend facile ce qui, à d'autres, paraîtrait gratuitement impossible. Elle leur prête dans les postes élevés où ils se trouvent, une allure dégagée qui les sort du vulgaire, une aisance de manières qui ne permet pas de les confondre, un aplomb que l'on croirait tenir à une naissance illustre, à une éducation recherchée ou à un esprit supérieur, une façon qui n'est point apprise

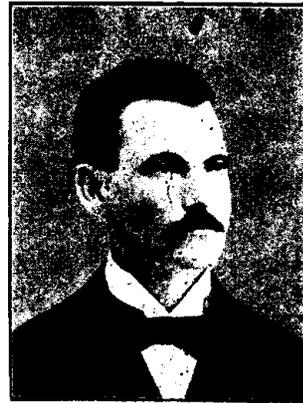
d'être généreux et magnifique, la faculté de ne s'intimider de rien, ni devant personne, l'audace de tout entreprendre, la certitude de tout réussir. Bref tous les attributs du génie, hors le génie. De plus qu'eux, Napoléon n'a que cela, mais cela suffit.

FREDERIC MASSON.

## NÉCROLOGIE

Le 12 novembre 1900, un grand nombre de personnes conduisaient à sa dernière demeure la dépouille funèbre d'un jeune homme de trente ans, dont la vie, bien que courte, n'avait été qu'une chaîne ininterrompue d'actions bienfaisantes et généreuses.

Tous ceux qui faisaient partie de ce cortège, parents ou amis du défunt, étaient émus jusqu'aux larmes et avaient peine à comprimer leurs sanglots.



Francis Paquin

Désolant spectacle sans doute, mais bien propre à élever l'âme et à y fortifier les meilleurs sentiments.

Le défunt s'appelait Francis Paquin ; il était le fils adoptif de M. F.-X. Cantin, de cette ville. Sa constitution de même que la régularité de sa vie ne laissaient pas prévoir un dénouement aussi subit ; cependant, il était attaqué d'une maladie qui ne pardonne pas, et dont il avait senti les premières atteintes il y a quelques mois déjà, alors que sa gaieté naturelle et sa conversation enjouée l'abandonnèrent.

Il fut un temps où nul ne chantait, ne riait, ne s'amusaient avec plus d'entrain que lui ; mais aujourd'hui sa voix s'est tue pour jamais dans l'éternel silence du tombeau.

Pauvre Francis Paquin ! il avait cru, lui aussi, à la vie, à ses douceurs, à ses joies ; il avait eu, comme nous tous, ses rêves d'ambition et ses plans d'avenir. Vains fantômes évanouis ! folles illusions qu'un vent d'automne a dissipées ! Ses facultés supérieures lui promettaient dans le monde une carrière brillante que sa fin prématurée vient de briser. Pourquoi faut-il que la mort nous rrvisse plus volontiers les existences les plus précieuses, les intelligences les mieux douées, les caractères les mieux trempés ! Mais ne récriminons pas ; soumettons-nous aux décrets d'une Providence souverainement juste, ayons la foi et l'espérance...

A son père et à sa mère adoptifs qu'il aimait tant, à ses frères désolés, nous offrons l'expression de notre profonde sympathie dans l'affliction douloureuse qui, les frappe. Il est triste de se séparer pour toujours mais le chrétien se console par la pensée de l'au-delà.

WILFRID GARIÉPY.

Montréal, 15 décembre 1900.

## NOS GRAVURES

UN NOUVEAU MOYEN DE DÉFENSE

Il y a quelques années, dans les plaines de Hongrie, un musicien ambulancier, revenant d'un réveillon fut surpris par un loup. Sans autre arme que son bâton, le pauvre diable eut, par avance, la sensation des crocs qui allaient s'implanter dans ses chairs. Alors lui vint une inspiration subite. Mettant à ses lèvres son cornet à piston, il en fit sortir des sons si stridents que le loup s'arrêta, étonné des puissances de l'organe de cet être dont il voulait faire sa proie. Un instant plus tard, l'homme et la bête l'un respirant plus librement, et l'autre aussi intriguée que pe-naude, s'éloignaient dans une direction différente.